



# Le Cinémateur

*un regard sur le monde*

**ECRAN TOTAL**

6 au 19 FEVRIER 2019

## **L'HEURE DE LA SORTIE**

de Sébastien Marnier

1h34 - France - Date de sortie : 09. 01. 2019 – Haut et Court



## «L'Heure de la sortie», petits génies de l'apocalypse.

### Second long métrage de Sébastien Marnier, ce thriller d'angoisse habilement ficelé suit un groupe de jeunes surdoués préoccupés par le carnage environnemental.

Perçant un ciel bleu où se contractent des nuages, un soleil irradiant brûle la rétine de longues secondes durant. *L'Heure de la sortie* s'ouvre sur un aveuglement, la matérialisation magnétique d'une touffeur estivale rendue presque indécente par la superposition d'un bruit crispant de mouches invisibles, comme attirées par un charnier qui restera toujours hors champ. A cette première image succède une scène de classe dans un établissement modèle d'une campagne française, paisible spectacle d'élèves affairés sur un contrôle vite perturbé par l'ouverture d'une fenêtre par laquelle le professeur se précipite.

**Parasite.** Tout aussi obscène que le bourdonnement quelques secondes plus tôt, le regard impassible jeté par une poignée de collégiens sur le corps de leur professeur trempe définitivement le second long métrage de Sébastien Marnier (après *Irréprochable*) d'un malaise visqueux et indélébile, film d'angoisse dont le cadre anodin est sans cesse déséquilibré par un élément perturbateur. Alarme incendie qui fait voler en éclats la quiétude d'une lecture de poème, grésillement de pylône écrasant un espace vert ou bruit de moteur au-dessus d'une forêt : autant de clairons annonciateurs d'une catastrophe en formation. Thriller posant toujours un pied à la lisière du film de genre sans vouloir s'enfermer dans ses formes, *L'Heure de la sortie* construit son récit sur le même modèle du perturbateur parasite puisqu'il introduit un corps étranger dans un environnement qui fonctionne en vase clos. Suppléant appelé à remplacer au pied levé le prof suicidé, Pierre Hoffman (Laurent Lafitte) se retrouve enfermé dans une classe pilote d'une vingtaine de surdoués,

clan régi de concert par six gamins sages tout droit sortis de *la Nuit des enfants rois*.

D'abord amusante, la morgue avec laquelle ils toisent leur enseignant («*Pourquoi êtes-vous toujours remplaçant à 40 ans ? Vous pensez être à la hauteur ?*») trahit une coupure finalement si démesurée du reste du monde qu'elle finit par obséder Pierre. De rencontre fortuite en filature, celui-ci lève peu à peu le voile sur leurs activités extrascolaires : exercice de funambules sur des chantiers déserts, passages à tabac mutuels ou jeu d'étouffement à renfort de sacs plastique.

Des scènes filmées dans la position du voyeur, plans larges et muets, où les nappes de synthé carpenteriennes de *Zombie Zombie* creusent le malaise de rites d'autant plus insondables qu'on ne pénètre jamais au sein du club des six. Cet effet de distanciation confine parfois à la déshumanisation, notamment le temps d'une chorale électronique où la transe joyeuse de collégiens qui hurlent le *Free Money* de Patti Smith jure avec la rigidité d'automates des surdoués.

C'est lorsqu'il éclaire enfin la psyché des gamins par le truchement d'un carnet de bord vidéo que le film révèle sa vraie nature : une relecture romantique et *no future* du *Village des damnés* doublée d'une élégie écologique. Une eschatologie verte qui télescope la classique figure horrifique de l'enfant monstre avec celle moins explorée des «générations futures». Les six consistent sur DVD - pour eux média du passé - le carnage environnemental provoqué par l'homme et l'ensemble des calamités climatiques qu'il

subit en retour. Témoignage de cette lucidité qui les isole, cette boîte noire qui enregistre une avidité confinant au suicide collectif reste percée par des éclats d'innocence adolescente où la glaciale Apolline (formidable Luàna Bajrami) déclame des extraits du programmatique *Sécheresse* de J.G. Ballard.

**Pétrification.** Si *l'Heure de la sortie* souffre un peu d'accumuler les références

à double fond (du *Dormeur du val* à Kafka), il ménage habilement le suspense quant à la forme que prendra la revanche de ces enfants, entre tentation survivaliste et envie de précipiter l'apocalypse en un Columbine du Gers. En miroir à l'aveuglement introductif du film répond une scène de pétrification finale. Glaçante, cruelle et aboutissement terriblement logique d'une cécité collective. *Marius Chapuis*, *Libération*



A propos de ..... Sébastien MARNIER, réalisateur et auteur

**Films :**

2002 : Polissons et Galipettes, en collaboration avec Michel Reilhac  
2002 : Le Grand Avoir, coécrit et réalisé avec Élise Griffon (court-métrage)  
2003 : Le Beau Jacques, coécrit et réalisé avec Élise Griffon (court-métrage)  
2016 : Irréprochable  
2019 : L'Heure de la sortie

**Romans :**

2011 : Mimi, éditions Fayard  
2013 : Une vie de petits fours, éditions Jean-Claude Lattès.  
Qu4tre, coécrit avec Caroline Lunoir, Fanny Saintenoy et Anne-Sophie Stefanini, éditions Fayard, 2013.

**Théâtre**

2016 : Miss Carpenter, co-écrit avec Marianne James.

**Auteur télévision**

2016 : Salaire net et Monde de brut, co-écrit avec Élise Griffon - série de 30x3' pour Arte.

**Cineuropa : Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le roman *L'Heure de la sortie* de Christophe Dufossé ?**

**Sébastien Marnier** : Même si je m'en suis beaucoup éloigné, le roman de Christophe Dufossé a provoqué chez moi l'envie de filmer l'opacité adolescente à travers les yeux d'un homme de 40 ans, donc sensiblement du même âge que moi. Ce qui m'intéressait, c'était de trouver une grammaire de mise en scène qui donne à ressentir physiquement le fait que l'on se heurte à un mur et que cela soit en quelque sorte une expérience immersive.

**Êtes-vous d'accord avec l'idée que le film se métamorphose plusieurs fois en cours de route?**

Effectivement, car Pierre commence à enquêter sur les ados alors qu'il ne sait même pas ce qu'il cherche ni si ces derniers préparent réellement quelque chose ! Plus le film avance, plus il se déleste de son aspect "choral" pour se focaliser sur l'obsession de Pierre. Il devient alors plus sinueux et la forme, le montage, le travail sonore s'adaptent aux différentes phases que Pierre traverse. Ce qui m'intéressait c'était de mettre le spectateur dans la tête et dans le corps de Pierre, comme s'il se faisait hypnotiser, contaminer et empoisonner. Ce n'est donc pas un thriller à rebondissements, il n'y a pas beaucoup de péripéties : c'est un trip paranoïaque et obsessionnel qui s'achemine vers un réveil brutal et une prise de conscience.

**Comment avez-vous décrit ce projet aux producteurs ?**

Avec Caroline Bonmarchand, nous avons conscience que le film allait difficilement rentrer dans une case... et c'est justement ce qui nous a excité. Le cinéma français est parfois tellement timoré et balisé qu'entraîner des acteurs comme **Laurent Lafitte**, **Emmanuelle Bercot** ou **Pascal Greggory** dans un film aussi atypique, était tout à fait jubilatoire. Mais surtout, nous avons tous ensemble, avec les acteurs, l'équipe technique et les partenaires financiers, la conviction que nous portions un message important et que nous faisons un film réellement politique. La question écologique y est centrale et malheureusement, les dernières semaines ne font que confirmer qu'il faut agir maintenant.

**Pierre a une prise de conscience qu'on vit vraiment avec lui. Les autres adultes du film sont très désinvoltes.**

Ce moment est un des glissements du film : c'est là que la confrontation classique bifurque vers un point de rupture. Ce que je trouve intéressant dans cette histoire, c'est que Pierre est le seul adulte à franchir cette frontière.



C'est vrai que la peinture que je fais du monde adulte est assez sévère mais je le suis aussi avec moi-même : j'ai 40 ans, j'ai été élevé dans un environnement politique très fort... et puis

le temps passe et je sens que je perds la foi. Je le vois dans mon entourage : nous sommes lucides mais nous ne nous battons plus – pas simplement parce que nous sommes déçus par les politiques... je crois que le monde est devenu si effrayant que nous nous réfugions dans nos petites vies en essayant de les rendre le plus agréables possible, comme si nous pressentions qu'il faut en profiter maintenant, avant que ne survienne quelque chose de désastreux. Les parents des enfants sont totalement absents de mon film et les adultes relativisent la violence et le jusqu'au-boutisme dont les élèves sont capables. C'est cette tension, cette ambiguïté-là, qu'il s'agissait d'explorer : je voulais qu'on ne sache jamais qui sont vraiment les monstres, les adultes ou les enfants.

**Le film est extrêmement noir, du suicide du début à l'épilogue – même la "sortie" du titre renvoie moins à une libération qu'à quelque chose de lugubre...**

Oui, c'est un film très noir mais je ne crois pas que ce soit un film désespéré. Si le film avait été naturaliste, il aurait été insupportable, mais le fait d'inscrire cette histoire dans le genre et le thriller me permet de rendre le film haletant sans paraître donneur de leçons. Le film constate que nous attendons toujours que la catastrophe se produise pour que le "vivre ensemble" et la prise de conscience collective puissent reprendre corps. Ce qu'il faut, c'est travailler ensemble avant la catastrophe ! Et le titre, prend un autre sens après la dernière séquence. Il propose même l'une des solutions !

---

**AlloCiné : Parlons d'abord du point de départ de L'Heure de la sortie. C'est un projet que vous souhaitiez faire depuis très longtemps, l'adaptation d'un livre pour lequel vous avez un coup de cœur...**

Sébastien Marnier, réalisateur : J'avais lu ce livre parce qu'on m'en avait parlé en 2002, ça commence à faire un moment. Le livre est sorti, il a eu un joli succès à l'époque. On a lu le livre avec Elise Griffon, la personne avec qui j'ai fait les premiers scripts à l'époque, avec qui je travaillais, et avec qui j'avais fait des courts métrages. On a pris les droits une semaine après avoir lu le livre. On avait 25 ans, on n'avait pas encore fait de longs métrages, on n'a pas réussi à le monter financièrement. On a travaillé quand même pendant un an sur ce projet.

Ce projet me hantait toujours. Après, quand j'ai fini l'écriture d'Irréprochable (premier long métrage de Sébastien Marnier), et qu'on a commencé à chercher les financements avec ma productrice, je lui ai parlé de ce livre et du travail que l'on avait fait dessus. Ce projet me hantait

toujours. Donc on a repris les droits. Je n'ai pas voulu relire le livre mais j'ai quand même relu les scripts que j'avais faits à l'époque. Je voulais vraiment travailler sur les souvenirs que j'avais du livre et pourquoi il m'avait impressionné, marqué. Tout le travail a été, 15 ans plus tard, de le réadapter aux mêmes contemporains. C'est un livre qui parle de la jeunesse, des peurs de la jeunesse, de l'école aussi... Tout le travail de réadaptation, qui est très libre – il ne reste plus grand chose du livre, mais une idée générale -, a été de réactualiser, avec ma vision du monde aujourd'hui, sur les thématiques qui m'intéressaient, comment je pouvais les glisser dans cette histoire, les imbriquer.

**Ce qui a guidé cette envie, était-ce avant tout cette atmosphère que vous essayez d'instiller dans le film ou est-ce le propos politique aussi ? C'est sans doute un mélange des deux mais quel a été le déclic ?**

Si j'avais pris les droits du livre, c'est qu'il y avait quelque chose qui avait éveillé en moi des images, des sons... Même si la

thématique politique telle qu'elle est dans le film aujourd'hui n'est pas du tout dans le livre de l'époque, il y avait quelque chose qui provoquait de grandes envies de mise en scène. Ce sont d'abord des idées de mise en scène, c'est-à-dire comment filmer un groupe d'adolescent très opaque, car cela résonnait avec des films qui m'étaient chers. De faire un « school movie », j'en avais très envie, et puis cette figure de groupes d'enfants hostiles qui parsème l'histoire du cinéma, et qui permet, je trouve, de raconter des choses sur le monde, la vision de la jeunesse sans que cela de manière frontale ou didactique, à l'abri presque du film de genre.

Il y avait quelque chose dans le livre qui provoquait de grandes envies de mise en scène

J'ai toujours eu l'impression, sur tous les films que j'imagine, que cette forme me paraît la bonne, c'est-à-dire de faire passer des messages –même si ce sont plutôt des constats que des solutions-, à travers quelque chose qui soit aussi une expérience pour le spectateur. Il y a plein de gens qui aiment avoir peur au cinéma, être

cramponné à son fauteuil. Que ce soit le thriller, le film noir ou même la comédie musicale ou le mélo, tout ce qui a à voir avec la déréalisation du quotidien, je crois que tous les films qu'on aime et qui nous restent, c'est parce qu'ils ont une vision sur le monde. Donc si on peut faire passer une vision de metteur en scène et de réalisateur, c'est ça qui m'intéresse.

**Tout de suite, il y a cette atmosphère que vous installez, ça passe évidemment par la mise en scène, le son... C'est assez fascinant la façon dont tout de suite vous arrivez à créer ce climat. Sans nous donner tous vos trucs, mais comment y êtes-vous parvenu ?**

Le film a vraiment été construit comme des expériences presque immersives. C'est déjà ce que j'avais essayé d'expérimenter avec le premier film : tout ce qu'on voit, tout ce qu'on ressent dans le film est vu à travers le regard du personnage principal. Donc il s'agit d'imaginer toute une direction artistique que cela soit sonore, visuel, les costumes, les décors, etc. Que l'on sente physiquement ce glissement, ce que traverse le personnage de Laurent Lafitte.



Le film a vraiment été construit comme des expériences presque immersives

La manière dont le film est mis en scène dès le départ est loin du réalisme. Ce n'est pas naturaliste, mais quelque chose qui prend corps dans quelque chose de quotidien, et de le faire glisser jusqu'à des moments de parano où l'on ne sait plus quelle est la réalité. Est-ce que l'on est dans le fantasme ? Comment mettre en scène aussi progressivement une obsession ? Comment un personnage se renferme dans cette obsession, dans tous les signes qu'il peut y voir ? Avec mon chef opérateur, Romain Carcanade, on a beaucoup travaillé en amont. On a travaillé sur des placements de caméra ou des déformations de lentille. C'est du scope anamorphique qui a voir avec un scope des années 70 avec des déformations qui tout de suite créé une certaine étrangeté, qui permet de déréaliser ce que l'on est en train de filmer. Il y a ensuite le travail du son qui s'ajoute à cela qui est pensé très en amont. Pour moi, le cinéma, c'est vraiment 50-50 : ça passe par ces deux travaux, avec aussi bien le chef opérateur, que le chef opérateur du son. Ce qui fait que l'on rentre aussi vite dans le film, cette ambiance, c'est aussi le travail sonore que l'on a fait. On avait plusieurs films de référence évidemment. On avait beaucoup en tête Répulsion. Comment tout l'environnement proche du protagoniste principal se dérègle : comment la maison devient inquiétante ? Comment tout devient inquiétant sans que l'on ne sache à aucun moment d'où va réellement venir le danger. Tout le film consiste en désamorcer des sources. On pense toujours que ce sont les enfants qui sont dangereux dans le film alors que ça n'est jamais le cas, même s'ils ont une arrogance, même si l'on sent qu'ils préparent quelque chose. Mais la manière dont Pierre (Laurent Lafitte) se sent traqué, c'est sa vision à lui. Ce n'est pas la réalité. Par des toutes petites choses, des travellings, une caméra qui est un peu trop basse, qui créé une sorte de bizarrerie aussi. Voilà, c'est tout le travail de la direction artistique, même dans les vêtements des personnages, qui est trop bizarre pour être complètement réelle. On comprend tout ce dérèglement après ce qui se passe à la fin, que tout ça était plausible.

**Parlons du casting adolescent. Vous avez trouvé des comédiens qui participent également à cette atmosphère inquiétante, comme Luana Bajrami, que l'on verra prochainement dans le nouveau film de Céline Sciamma...Elle a également tourné entre temps dans le film de Cédric Kahn, Joyeux anniversaire. On a fait un casting pas si gigantesque que ça. On a vu 150 mômes. Nous ne sommes pas partis sur du casting sauvage. Nous n'avons pris que des jeunes qui étaient en agence, qui avaient déjà pas mal d'expérience, car les rôles n'étaient pas simples. C'était de la vraie composition. Avec une coach, on a bossé 4 mois en amont avec eux : comment je voulais qu'ils se déplacent, comment je voulais qu'ils me regardent... Sur la découverte des 12 ados, et les 6 en particulier, je savais que c'était eux, tout de suite. Victor Bonnel et Luana Bajrami en particulier. Ils ont des figures étranges, quelque chose de triste et beau. J'avais une vision qui était presque celle d'un groupe de zombies. Elle a une figure de fantôme japonais.**



## Des jeunes acteurs qui sont vraiment dans un entre-deux

Il s'agissait aussi de créer un groupe. Avec la directrice de casting, nous ne sommes évidemment pas du tout rentrés dans les détails de leur vie amoureuse, personnelle, etc., mais je tenais vraiment à ce que soit des jeunes acteurs qui soient vraiment dans un entre-deux, entre l'enfance et l'adolescence et l'âge adulte. On ne voulait pas des jeunes qui soient dans une sexualisation. Avec un tout petit truc qui soit encore dans l'enfance, et en même temps des visages graves. C'est ce qui me touche le plus d'ailleurs maintenant quand je revois le film, c'est qu'on a réussi à filmer cet instant qui est déjà terminé puisqu'on a tourné le film il y a un peu plus d'un an. Ils ont tous beaucoup changé. C'était important que ce soit des figures d'adolescents pas trop contemporains. Ils ont tous une bizarrerie, une étrangeté qui est assez impénétrable.



**Au sujet de Laurent Lafitte, est-ce par l'intermédiaire de Marina Foïs, héroïne de votre précédent film que vous l'avez rencontré ?**

Oui, c'est grâce à elle que nous nous sommes rencontrés. J'ai eu une révélation assez fracassante avec le film de Paul Verhoeven, Elle. Je trouvais qu'on n'avait encore jamais vu Laurent Lafitte comme ça, qui allait vers un personnage plus froid, presque transparent, alors que Laurent prend énormément place dans les rôles qu'on lui avait proposé jusqu'à présent. Quand je lui ai proposé ce rôle, je voulais qu'on travaille ensemble sur presque un

effacement. Ça a été également tout le travail du montage. Comment le faire de plus en plus disparaître ? A partir du moment où le spectateur a compris, accepté que tout le film était vu de son point de vue, il y a plein de moments quand on observe les enfants à travers ses yeux, qu'on a plus besoin de le voir. On a aussi beaucoup travaillé sur toutes ces phases de démolition intérieure du personnage. Comment cela devait se ressentir physiquement. C'était intéressant de travailler sur cet aspect avec lui.

**Effacement du personnage, mais en même il est très sexy dans le film. Il est très beau, mais là en particulier, on voit qu'il est baraqué !** J'aime bien iconiser un peu les acteurs. C'est aussi par ça que les acteurs trouvent des beaux rôles. C'est quelque chose qui l'effrayait un peu car il n'avait encore jamais joué sur un truc sexy. Il est très beau, il a toujours été très beau, mais il n'avait joué sur le côté désirable dans un rôle. Il a beaucoup travaillé, il a fait beaucoup de sport pour le film, un peu au même rythme que Marina Foïs pour Irréprochable, mais d'une manière différente.

J'adore filmer les corps. Le personnage de Pierre est un intellectuel, il fait sa thèse, et en même temps, ce que je me racontais, c'est que cette thèse, il ne la finira jamais. Ce personnage est tellement solitaire, qu'il ne vit pas grand chose, il ne vit pas sa sexualité vraiment. Je trouvais que ce truc d'entretien du corps, ça raconte beaucoup de choses sur les adultes. Ce n'est pas un personnage extrêmement sympathique. C'est quelqu'un de sûrement très égoïste aussi. J'aimais bien que ça soit une espèce d'anti-héros.

**Avez-vous déjà un autre projet en préparation ?** Oui, on tourne cette année. On ne sait pas encore si ce sera avril, mai ou septembre. On va tourner à Hyères et Porquerolles. Ce sera un thriller sur la famille. On va dézinguer la famille !